

V

Alain

Avec Alice, et sans illusions, notre voyage chez les Maos prend fin. Pas de morale à en tirer, pas beaucoup de commentaires non plus. A la GP, il y avait beaucoup de tensions, mais une méthode de contrôle aussi, et d'oppression.

Quand certains dirigeants, qui en sont sortis, s'en prennent aux Maîtres penseurs, de Hegel à Marx, on se demande pourquoi ils ne s'arrêtent pas un moment sur leur propre expérience de petit ou grand chef de groupuscule. Il y a comme une odeur de brûlé dans le fait de ne jamais parler de cette histoire concrète, dans ce refus-refoulement de se remettre en cause personnellement, pour tout placer sur un plan philosophique et universel. Est-ce qu'ils ne nous réserveraient pas l'éternel « tout changer pour que tout reste tel quel » ?

Changeons de route... Alain milite jusqu'à la fin de l'année 1977, d'abord au PSU, puis à la GOP (Gauche ouvrière et populaire) et enfin à l'OCT (Organisation communiste des travailleurs). Un parcours à travers l'extrême gauche institutionnelle qui se termine par sa sortie (avec beaucoup d'autres) de l'OCT.

C'était un dirigeant, c'est un intellectuel qui, aujourd'hui encore au milieu de la tempête des « nouveaux philosophes », aime se définir maoïste. Une analyse lucide qui met en évidence les tensions d'une crise peut-être irréversible. Une discussion qui finit sur une note d'espoir.

Alain. Je viens de la moyenne bourgeoisie intellectuelle. Mes parents m'ont donné une éducation humaniste. Mon père était ingénieur et moderniste. Avant Mai 68, je faisais des études pour être ingénieur, j'étais catholique et je militais dans une organisation de la jeunesse catholique. Mon engagement politique vient de là.

C'était un mélange de volonté démocratique, anti-impérialiste et moderniste. C'est très important, cette notion de modernisme, parce que aujourd'hui en France, dans tout ce qu'on appelle socialisme, il y a une grande partie de modernisme, c'est-à-dire simplement une réaction contre les formes les plus archaïques et réactionnaires de l'idéologie capitaliste française.

Donc, avant Mai, j'avais surtout une activité antifasciste. Je participais aux comités Vietnam de base. Je ne savais rien de la composition des classes en France. Je n'avais aucune idée de l'exploitation que les ouvriers subissaient, ou de la surexploitation de certaines couches spécifiques. Politiquement je me sentais plutôt proche de l'aile de la social-démocratie qui voulait une alliance avec le PCF. Là-dessus je suis entré à Polytechnique. Je voulais sérieusement être ingénieur, c'était un autre symptôme de mon modernisme.

Il était assez fréquent à l'époque de s'engager sur un front d'abord anticolonialiste puis anti-impérialiste. Je crois que si tout le mouvement étudiant de 60 à 67 se mobilise sur ce genre de choses et pas sur les problèmes internes à la lutte de classe en France, c'est parce qu'il n'y avait pas de luttes ouvrières autonomes. La classe ouvrière française a été profondément démoralisée par tout ce que le parti communiste lui avait fait faire pendant la guerre d'Algérie. C'était le gouvernement et évidemment pas le PCF qui donnait l'ordre de torturer, etc. Mais il n'a rien fait contre. Bien sûr beaucoup de militants ont lutté contre, mais pas le parti en tant que tel. C'est un fait extrêmement grave, qui a touché une bonne partie de la classe ouvrière qualifiée. En plus, même dans les luttes syndicales corporatives et économiques, elle avait subi une grande défaite avec l'échec de la grève des mineurs en 1963.

Notre radicalisation se tournait donc vers le tiers-monde. Je crois qu'au fond la jeunesse était moderniste aussi. Cela aura une certaine importance en Mai 68. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les gens qui ont préparé la récupération de Mai, ont avancé leurs projets avant. L'université française était en pleine crise puisqu'elle était faite pour reproduire une petite bourgeoisie traditionnelle, alors que la tâche que lui donnait De Gaulle était de la transformer cette petite bourgeoisie en salariés. Cela provoquait une croissance très rapide de l'université et un dysfonctionnement complet.

Disons que la première chose importante qui m'est arrivée, un peu avant Mai 68, c'est la découverte de l'exploitation ouvrière. J'ai eu l'occasion de faire un stage ouvrier par l'école, pendant trois semaines. J'ai travaillé dans une mine de charbon. J'habitais chez des mineurs. Je découvrais des habitudes, même alimentaires, que je ne connaissais absolument pas. Ça m'a vraiment marqué.

A la même époque, j'ai vu à la télé un film de Chris Marker sur la grève de la Rhodiaceta. C'était très important de voir ce film en

même temps, parce que j'aurais pu me dire que les mineurs, c'était quelque chose de spécial, une classe ouvrière ancienne. Mais la Rhodia était une des branches motrices de l'accumulation capitaliste, et cette grève apportait des revendications et des formes de lutte tout à fait nouvelles qui présageaient Mai 68 et surtout l'après-Mai.

J'ai fait une dépression nerveuse parce que c'était un changement complet de mon système de valeurs, de ce que je voulais faire de ma vie. Je suis devenu un compagnon de route de l'UJCML.

Et puis il y a eu Mai 68. Je l'ai vécu très bien puisque j'habitais en plein dans la zone (l'école Polytechnique est au cœur du quartier latin). Et j'ai participé à toutes les manifs, à toutes les barricades. Heureusement on avait un général (beaucoup plus ouvert que la direction scientifique de l'école) qui nous a pratiquement donné quartier libre dès le début. En fait les révolutionnaires de l'école se sont alliés à l'armée et aux modernistes contre la direction civile archaïque et autoritaire. On a pratiquement laissé le pouvoir dans l'école aux modernistes qui ont fait des cours autogérés, etc., et nous on n'y a plus mis les pieds pendant deux mois, sauf pour dormir).

Du fait que je venais de passer à travers cette expérience de découverte de la vie ouvrière, j'étais très sensible aux contradictions du mouvement. Celui-ci présentait au moins trois facettes différentes, avec des alliances bizarres entre les trois.

Il y avait une facette purement moderniste, en fait celle de la majorité silencieuse du mouvement étudiant. Il y avait un deuxième mouvement, plus ambigu avec une facette anticapitaliste et une moderniste, c'est l'aspect antiautoritaire. C'est celui qui m'a le plus séduit. Même si, intellectuellement j'étais plus près du troisième aspect, celui de l'alliance avec la classe ouvrière : aller aux portes des usines. Ce que j'ai retenu de fondamental dans l'aspect antiautoritaire, c'est l'autonomie, c'est-à-dire le « prenons en main nos propres affaires ». C'était vraiment le thème unificateur. C'était formidable ce qui se passait à Paris, cette capacité des gens de parler ensemble...

J'ai participé au comité d'action de l'Épée de bois, où on composait des chansons, des sketches qu'on faisait dans la rue. Il faisait beau. C'était vraiment un mois merveilleux... Une des motivations de mon militantisme par la suite, c'est que je donnerais très cher pour connaître à nouveau une période comme celle-là. C'était la révolte contre l'isolement, l'atomisation. L'inversion du rapport qu'il y a entre télévision et spectateur. C'était ça le fond de Mai, ce qu'il y avait de plus intéressant.

La troisième tendance qui, en fait, n'a été véhiculée que par

l'UJCML et les maoïstes, c'était la volonté de coller aux ouvriers. Mais il n'y avait pas à l'époque de mouvement ouvrier autonome capable d'hégémoniser le mouvement ouvrier au niveau des aspirations radicales comme celles du mouvement étudiant. C'était ça la difficulté. Car l'aspiration antiautoritaire du mouvement pouvait basculer et devenir réformiste si elle restait coupée du mouvement ouvrier. Après tout, le fait de pouvoir communiquer, de se retrouver à la base, etc., ce sont des tendances un peu associatives qui peuvent très bien être acceptées par un système capitaliste réformiste. Le mouvement ouvrier n'en était pas du tout là.

Il y a eu un grand mouvement, mais les grèves autonomes se comptent sur les doigts. Il y a d'abord Sud-Aviation. Puis pas très loin de Paris Rhône-Poulenc à Vitry, avec des aspects autogestionnaires de « soviets ». Saclay aussi. Ça touche une fraction relativement qualifiée de la classe ouvrière. Et puis il y a les OS qui refusent l'organisation du travail à Renault-Flins par exemple. Tout le reste, est contrôlé par la CGT, c'est un moyen pour elle de liquider le contentieux revendicatif qui s'est accumulé depuis la grève des mineurs. En 68, la moyenne était de 50 heures de travail par semaine, et la classe ouvrière était complètement exclue de la croissance économique de la France.

Il est évident que la tendance de l'UJCML de mettre l'accent sur les ouvriers et de traiter tout le reste de petit bourgeois reposait sur quelque chose de juste mais d'unilatéral. Personnellement, c'est à ce moment-là que j'ai rompu avec l'UJCML, à cause de son incapacité à comprendre le mouvement.

Je crois, que tous les problèmes que nous avons eus par la suite, renvoient à l'incapacité de régler la contradiction entre un mouvement ouvrier qui a pris un relatif retard quant à la radicalité de sa révolte par rapport au mouvement étudiant, et le mouvement étudiant avec ses aspects antiautoritaires et ouvriéristes. Qu'est-ce qui se passe après ? On ne peut pas parler sérieusement de Mai 68 sans parler de juin...

Bruno. Attends, avant de parler de juin... Pendant les événements de Mai, est-ce qu'il vous semblait possible de changer radicalement les choses à un niveau institutionnel, autrement dit de prendre le pouvoir ?

A. On tenait la rue, on avait l'impression d'une Commune, mais purement idéologique, pas politique. C'était la prise de la parole. Tout le reste était allégorique. Les barricades même avaient plus cet aspect qu'un véritable rôle militaire. On savait très bien qu'on ne faisait pas une insurrection ! Il y avait un niveau de fraternité extraordinaire... y compris les petits bourgeois du quartier, les commerçants qui nous donnaient des gâteaux, etc. Jusqu'à la mani-

festation de la Bourse, tout est allégorique : prendre la Bourse ou l'Hôtel de Ville ou tout ce qu'on voudra...

La rupture entre le mouvement étudiant et le mouvement ouvrier a lieu à ce moment là, avec le refus de la CGT d'unifier les deux manifestations, la nôtre de la gare de Lyon à la Bourse, la leur sur le trajet habituel. Moi, je les ai faites toutes les deux. Les ouvriers de la CGT scandaient des mots d'ordre comme : « La cinquième (république) des clous ! La sixième c'est nous ! », mais ça ne voulait pas dire grand chose parce que désormais une issue politique, radicale ou insurrectionnelle était déjà impossible. Mais c'est aussi le jour de la manifestation à la Bourse que De Gaulle propose un référendum dans son discours et qu'il est complètement ridiculisé. Ce jour-là, le mythe de De Gaulle s'effondre. La vacance du pouvoir commence ; et là, pour la première fois, il y a la possibilité d'un débouché sur la scène politique du mouvement de masse, le modernisme : c'est l'opération de Charlety.

J'étais à Charlety et je sais que les camarades de l'UJCML ont dit par la suite : il y avait deux voies celle de Flins et celle de Charlety. Moi, je pense que Charlety était une bonne chose, en ce qui concerne le rapport entre mouvement de masse et sa transformation institutionnelle. Le seul pas en avant possible était l'accès au gouvernement d'une fraction moderniste sous la pression du mouvement de masse. D'une certaine façon toute la stratégie que l'extrême-gauche mettra en œuvre, en rompant avec l'abstentionisme en 73, en disant qu'il faut voter pour l'union de la gauche, stratégie qui vient d'ailleurs d'échouer, n'est que la reprise de cette idée.

Cette idée échouera à ce moment-là aussi parce que toute une partie de la social-démocratie n'en veut pas. Car c'est trop dangereux pour elle d'aller au gouvernement sous la pression d'un mouvement de masse. On s'imaginait un petit Février avec Mendès-France en Kerenski, etc. Le PC n'en veut pas non plus, car l'image donnée par Mendès-France est tellement moderniste et tellement peu ouvriériste, qu'il n'a vraiment rien à y gagner.

Cet ensemble de problèmes a une grande importance dans mon histoire politique : Du fait que j'étais dans la mouvance des ouvriéristes tout en adoptant, finalement, sur chacun des choix tactiques, le point de vue des modernistes et sentimentalement me sentant antiautoritaire, autonomiste, j'ai été très souvent amené à me situer par rapport à ce débat.

Ensuite, il y a eu juin. La droite se ressaisit, la gauche n'a rien à proposer comme idéologie, même réformiste. Elle est balayée. C'est un peu ce qui s'est passé aux dernières élections aussi. J'en suis sorti avec l'idée : plus jamais ça, plus jamais prendre le pouvoir à la base, prendre la parole, sans prendre le pouvoir. Je suis reparti avec une certaine amertume contre la fragilité de tout ce qu'on faisait, et

du ressentiment. La question de la prise du Pouvoir (avec un P majuscule), du pouvoir politique, je l'ai ressentie d'autant plus fortement qu'avant on avait l'impression de l'avoir dans la rue, de faire ce qu'on voulait.

Le retour de bâton a été vécu très douloureusement. C'est pour cela que tous les discours tendant à prendre des petits pouvoirs partiels, qui avancent des idées de révolutions moléculaires, me laissent extrêmement sceptique. J'ai profondément aimé Mai 68 pour son aspect antiautoritaire, mais j'ai profondément ressenti en juin que le pouvoir à la base ne suffit pas. Je suis assez représentatif d'une génération qui a constamment oscillé entre ces deux pôles : Tout pour construire un parti de prise du pouvoir, en oubliant en fait pourquoi on le prend ; et d'autre part, le souvenir que si je me suis engagé ensuite politiquement pour prendre le pouvoir, c'était parce que je voulais revivre Mai et non pas le perdre.

D'une certaine façon le maoïsme me paraissait un moyen de concilier ces deux aspects : la révolte antiautoritaire, la révolution culturelle d'un côté, une tactique et une stratégie pour prendre le pouvoir de l'autre.

Après je suis parti faire mon service militaire dans une ville de province, et comme j'étais marié, je pouvais habiter hors de la caserne. Il n'y avait pas grand chose, mais au moins ça me permettait d'être en contact avec l'extérieur et j'avais le temps de lire. J'étais loin de mon petit milieu mao. Je suis passé par une phase anarchiste et situationniste, car j'y trouvais une première théorisation des aspects antiautoritaires.

J'ai assez vite rompu avec cette idéologie conseilliste, car elle ne posait pas le problème de la stratégie, de l'hégémonie, etc. Finalement je suis entré au PSU pour la simple raison que c'était la seule structure qui existait dans la ville. Il y avait de tout dans ce parti, marxistes-léninistes, situationnistes, trotskistes...

Pour comprendre pourquoi j'y suis resté par la suite, on peut revenir un peu sur l'histoire du mouvement ouvrier français des années 60-70. Comme je t'ai déjà dit, il y a très peu d'exemples de mouvements ouvriers autonomes. Ils sont localisés et souvent polarisés autour de militants syndicalistes, techniciens CFDT. Ces militants se sont formés pendant la guerre d'Algérie. Le PSU est le parti qui permet la coexistence entre certaines couches d'ouvriers non réformistes et une partie du mouvement étudiant. Au moins au PSU il y avait une certaine couche d'ouvriers qualifiés, de techniciens non révisionnistes, parce que d'origine catholique, qui posaient le problème de l'organisation du travail, etc. Evidemment ce qui manque là-dedans, ce sont les OS, les immigrés.

Cela dit, je me suis très vite fait à l'idée que le contact direct et immédiat entre OS et étudiants révolutionnaires ne pouvait pas marcher. Le principe de l'établissement des étudiants en usine, avec

son aspect missionnaire, ne pouvait créer des rapports corrects avec la classe ouvrière. C'était une tendance à se substituer aux masses. Premièrement, très souvent cela réprime la radicalité de l'intellectuel qui devient un ouvriériste. Et deuxièmement les ouvriers sont expropriés de leur émancipation. Cela introduit un rapport autoritaire envers les ouvriers qui n'en sont pas là. D'autre part, c'est lié à l'hostilité que la GP — organisation qui a poussé le plus loin l'expérience de l'établissement des étudiants en usine — nourrissait envers les intellectuels spontanés de la classe ouvrière, c'est-à-dire au fond, ceux qui sont capables de penser tout seuls et qui font presque toujours partie de la fraction la plus qualifiée de la classe. Il y avait quelque chose d'intéressant dans cette tentative de la GP, mais c'était quand même très risqué.

Le PSU me semblait donc l'instrument adéquat à une dialectique entre étudiants radicalisés et révolutionnaires et certaines couches d'ouvriers. D'autant plus qu'après 1969 les formes de luttes ouvrières autonomes se multiplient, avec la vague de séquestrations (cinq rien qu'à Fougères pendant l'hiver 70), la lutte contre l'organisation du travail, (comme les OS des usines Renault du Mans).

Une gauche ouvrière se dégage petit à petit qui a comme point d'unification la révolte contre l'organisation du travail et refuse la ligne du PCF qui accepte l'organisation du travail en échange d'augmentations salariales. Le PSU s'était beaucoup impliqué là-dedans et de manière très libérale car il ressemblait plus à une organisation de masse qu'à un parti, avec même des tendances trade-unionistes de gauche.

Ce développement de l'autonomie va mettre les organisations en crise. La GP commence dès 71 son chemin vers la dissolution. VLR fait une apparition fulgurante. Une gauche ouvrière et paysanne commence à s'affirmer dans le PSU. Révolution et la Ligue se scindent, etc.

Mais cette autonomie n'est pas capable d'offrir un pôle de référence, car cela reste très éclaté, touche peu les grandes usines et ne les touche pas comme force matérielle. Je m'explique : Il n'y a pas de Gasparazzo (ce personnage de l'ouvrier-masse typique, Italien du Sud émigré dans les grandes usines du Nord), dans les grandes usines françaises. Il y en a au moins quatre ou cinq types différents, qui s'unissent très difficilement. Il y a les jeunes travailleurs, les femmes, les ruraux, les immigrés, par nationalité... C'est quelque chose de très fort qui explique qu'une usine comme Renault-Billancourt, où à cette période il y a eu une grève tous les deux ans, n'ait pas de mémoire collective. Même à Flins il y a eu d'abord en 68 la grève des betteraviers (paysans entrés depuis peu en usine), puis celle des ouvriers d'origine urbaine, puis la lutte des immigrés et chaque couche qui a été le fer de lance de la lutte

précédente assiste en spectateur au mouvement de la couche suivante. Il y a plusieurs mouvements les uns à côté des autres.

A ce moment-là on réfléchissait en ces termes : Il y a l'émergence d'une gauche ouvrière et populaire qui a une base d'unification réelle, l'irruption du capitalisme dans tous les aspects de la vie, la transformation de la France d'un point de vue politique, social, idéologique et moral. On posait donc la question de l'unité populaire. Notre rôle en tant qu'intellectuels était d'essayer de comprendre le programme implicite de la multitude de ces mouvements, et d'en montrer la convergence. On a donc lancé une revue, *l'Outil*.

B. Tu as parlé du rôle des intellectuels... Sartre va aux portes de Renault, le Secours Rouge est une organisation de masse. Une grande partie des intellectuels gauchistes sort des grandes écoles. On a l'impression que les intellectuels français sont séparés de la vie sociale, qu'ils sont une institution à part, qu'ils ont un rapport de spectateurs avec le mouvement ou idéologique, c'est-à-dire qu'ils fournissent une grille d'interprétation abstraite. Peut-être que je me trompe ?...

A. Disons que les intellectuels qui travaillaient à *l'Outil* ou à VLR avaient d'une certaine façon un rapport différent, organique. Toi, tu parles des grands intellectuels. Pourquoi ont-ils une telle importance en France ? Le système capitaliste recrute la plus grande partie de son appareil idéologique et de son personnel politique dans une classe (la petite bourgeoisie) qu'il attaque d'une certaine façon. Je crois donc que le rôle des intellectuels en tant qu'intelligentsia vient du rapport entre le capitalisme et la petite bourgeoisie.

La question des grandes écoles, je ne sais pas si c'est un problème de fond ou si c'est simplement anecdotique. Les trotskistes viennent presque tous des facultés, alors que les grandes écoles ont surtout engendré des maoïstes ou des camarades de notre courant. Il y a peut-être une explication banale qui consiste à dire que la plupart des groupuscules français sont nés de l'éclatement de l'UEC et de l'UNEF, et que cet éclatement (1965-67) s'est structuré autour de deux pôles les « Sorbonnards » et les « Ulmards », les premiers étant de formation trotskiste et les seconds maoïste. Il y a eu d'autres trucs marrants : à la même époque il y a eu éclatement des organisations religieuses, les catholiques ayant plutôt engendré des maoïstes, les organisations juives des trotskistes...

Bon, je voudrais quand même insister sur *l'Outil* parce qu'il y avait un rapport organique entre les intellectuels et les ouvriers, qui étaient des ouvriers relativement qualifiés, et c'est ça qui permettait

un rapport organique. Ce n'était pas un rapport immédiat entre intellectuel et ouvrier immigré qui ne parle ni n'écrit français, (le fossé entre les deux est donc très profond), mais une discussion réelle. A cette période (en 1972), on a eu des rapports avec Lotta Continua, qui nous a aidés à lire une lutte, à ne pas s'intéresser seulement à son déroulement concret, mais à en comprendre les aspirations profondes. Pendant l'été 1971, les premières grandes batailles de l'autonomie ouvrière en France ont été défaites. Echec de la grève des Batignolles, échec de la grève du Mans, de la SNCF, de la RATP. C'est ce qui a permis la victoire de l'aile moderniste (de Michel Rocard) à l'intérieur du PSU au Congrès de Lille. On a donc décidé d'en sortir.

A cette époque, je concevais mon rôle comme un intellectuel organique et je parlais d'égal à égal avec des ouvriers, des ouvriers qui lisaient, qui étaient autodidactes, capables de me faire taire quand je déconnais. Notre petite groupe s'appelait Pour le communisme. Le point culminant de cette période rose de ma vie de militant et du fonctionnement de notre groupe a été le Larzac. Nous étions capables de dire un certain nombre de choses sur les mouvements qu'il y avait en France, et de nous saisir d'une occasion, le Larzac, pour faire converger ces mouvements. Et nous l'avons fait en tant qu'intellectuel collectif avec des paysans et des ouvriers.

A Noël 72, on a dit : en 73 il faudra faire une marche sur le Larzac, il y aura beaucoup de monde. Le Larzac est un camp militaire situé sur un plateau où il y a des paysans. Les militaires voulaient occuper tout le plateau, ce qui provoquait la réaction des paysans. En même temps il y avait un mouvement antimilitariste chez les jeunes et un mouvement ouvrier contre les fermetures d'usines liées à la restructuration intensive. Au pied du Larzac il y a une ville qui vivait sur la ganterie, secteur en complète décadence. D'autre part le mouvement occitan se développait et le Larzac est en Occitanie. Enfin et surtout l'ennemi était l'appareil d'Etat. Nous avons donc là une occasion de concentrer plusieurs mouvements sociaux sur une lutte concrète.

On a proposé au mouvement des paysans travailleurs de faire cette marche. Ils ont dit : « Oui, ce sera une marche de paysans ». Et il a fallu beaucoup discuter pour les convaincre qu'il fallait avoir un point de vue plus large, qui rassemble les diverses aspirations. D'autre part la lutte de Lip a commencé à la même époque. Si tu veux, en termes gramsciens, on a vraiment fonctionné de façon machiavellienne. On était ceux qui avons eu une très bonne idée pour les masses populaires, mais qu'elles n'auraient pu assumer s'il n'y avait eu un groupe homogène, jacobin, pour organiser la marche de A à Z, jusqu'aux chiottes et aux cantines. On avait prévu 50 000 personnes, il y en a eu 80 000.

Pour nous, c'était le point d'un nouveau départ, mais aussi le chant du cygne. Il y avait un tas de contradictions, par exemple les paysans du Larzac disaient : On lutte pour conserver les terres qu'on a valorisées, aspiration profondément communiste. Les Lip aussi aimaient leur métier, étaient contre le capitalisme qui le brisait. Les ouvriers de Noguère à Péchiney venaient d'une usine d'aluminium, et comme les patrons avaient refusé de négocier, ils étaient passés à la grève complète, arrêtant les bacs à électrolyse et cassant donc leur outil de travail. C'était profondément révolutionnaire, mais à court terme ces aspirations étaient en court-circuit avec celles de Lip ou des paysans du Larzac. Et en fait, au Larzac, ils se sont engueulés. La convergence de toutes les aspirations communistes n'avait donc rien de spontané, et on comprenait que pour la réaliser, une organisation était nécessaire.

Presqu'en même temps, il y a le Chili, dont on a tiré à peu près les mêmes leçons que Lotta Continua en Italie : abandon de l'abstentionnisme, conception d'un gouvernement réformiste pour déstabiliser l'Etat et permettre une percée des masses. Mais s'il n'y a pas un parti à ce moment-là, c'est la défaite. L'intellectuel collectif ne suffit plus, il faut un quartier général des luttes, capable de prendre l'initiative. On s'est donc engagés dans une dynamique qui partait d'idées justes mais nous a entraînés trop loin, dans une sorte de voie institutionnelle très traditionnelle. Ce qui nous a poussés à fond dans cette direction c'est la crise. Alors que jusque-là l'axe de luttes était la contestation de l'organisation du travail, à partir de ce moment ça devient le salaire et l'emploi.

Il y a une inversion complète par rapport à la méthode précédente : Pour la première fois on commence à fonctionner comme intellectuel séparé, avec tous les dangers que cela recèle. On commence à dire des choses qui ne sont pas encore dans le mouvement de masse. Ce n'est pas illégitime, mais on perd de vue le fait que certaines aspirations contre les rapports sociaux capitalistes continuaient à se développer même à l'intérieur de la crise. On fait donc une analyse abstraite de la façon dont la France va entrer en crise. On la publie dans le journal... Mais la crise n'a pas lieu... La France continue à avoir une expansion jusqu'à l'été 1974. L'atmosphère était un peu tendue, mes compétences d'économiste (j'avais arrêté mes études d'ingénieur pour faire de l'économie) commençaient à être remises en cause... Ça ne m'a d'ailleurs pas empêché d'imposer de façon terroriste la certitude que la crise avait bien commencé, que ce n'était qu'une question de temps.

Enfin, j'ai eu raison, un peu tard peut-être... On a même publié deux brochures dans lesquelles on disait que la crise arrivait, qu'il fallait donc se mobiliser pour l'emploi et les revenus garantis. On avait articulé ces objectifs suivant les différentes couches du peuple. C'était assez juste d'ailleurs. Même aujourd'hui il n'y aurait pas

grand chose à changer. On avait mis au point une tactique envers les réformistes, le front uni, en utilisant Mao.

Ensuite on a repris des trucs de Lotta Continua sur la conquête de la majorité (ça disait la même chose que Mao, mais c'était plus proche de nous !). Et puis il y avait le problème du parti. On a donc violenté le mouvement de masse. En 1974 il y a eu un nouveau Larzac, convoqué cette fois par des groupes non violents, et nous on est tombé là-dessus avec nos objectifs complètement extérieurs et avant-gardistes. On avait un décalage complet par rapport aux masses. Cela a eu beaucoup de conséquences à l'intérieur même de notre groupe, la GOP. Il y a eu une division entre les intellectuels qui voyaient loin et vite et ceux qui voyaient moins loin et moins vite.

Par rapport aux femmes, par exemple, on n'est jamais allé jusqu'aux horreurs du 6 décembre en Italie (quand une section de Lotta Continua essaya de s'imposer par la force dans une manifestation féministe), mais ce n'était pas brillant...

Quant à moi, j'avais de plus en plus tendance à devenir un petit chef, un économiste qui devait convaincre les autres en utilisant ses capacités techniques supérieures... Alors qu'avant notre façon d'être et de penser nous faisait dire que non seulement l'autonomie ouvrière existe, mais qu'elle s'incarne dans certains ouvriers autonomes avec lesquels on peut donc construire un intellectuel collectif. On critiquait à fond la thèse du *Que faire* de Lénine selon laquelle la conscience révolutionnaire était apportée de l'extérieur aux masses. On avait l'idée d'une dialectique du réel, et d'une dialectique entre réel et connaissance, d'une observation attentive, analytique de la réalité. On avait un peu l'attitude d'ingénieurs de l'histoire, conscients de l'existence d'une science du réel. Cette conception était liée à une situation politique qui devient de plus en plus complexe à partir de 1973.

Jusque-là tout était relativement simple. D'un côté il y avait toutes les forces contre-révolutionnaires et de l'autre un mouvement de masse qui contestait l'organisation du travail. En ce début de crise, on devait prendre en considération un jeu à trois : le mouvement populaire et ses articulations internes, les révisionnistes, la bourgeoisie.

C'est à partir de ce moment-là, et c'est significatif, qu'on se définit marxistes-léninistes, et qu'on se présente un peu comme des ingénieurs de l'histoire ce qui nous éloigne des masses. Car on se refermait sur une étude approfondie d'autres phases historiques, dans d'autres pays, etc. On sous-estimait les aspirations qui continuaient à émerger de ces pauvres masses françaises qui n'en étaient pas encore là. Et on a en fait plus étudié ce qui se passait au Portugal qu'en France ! En conclusion on a surestimé la nécessité

d'un parti, on a fusionné avec *Révolution* ! (ce qui a donné l'OCT) et on est devenu un groupuscule comme les autres.

Sur un plan philosophique, à partir du moment où on commence à considérer le maoïsme non plus comme un état d'esprit, mais comme une science de la révolution, la tendance dogmatique peut devenir très forte. Par exemple, ce qu'on disait sur l'arrivée des réformistes au gouvernement sous la pression de l'autonomie ouvrière, on a continué à le dire alors que justement les réformistes avaient réussi à briser l'autonomie ouvrière.

En 1976, il y a eu des luttes très importantes, le mouvement des vigneronns, les facultés occupées, la grève de la SNCF etc., il y avait une convergence des luttes face à la crise qui nous faisait penser à un nouveau Mai. Mais l'initiative réformiste réussit à l'empêcher. Mitterrand au moment du mouvement des soldats l'hiver 1975-1976 dit : « Il n'y aura pas de Charléty militaire », ce qui était une condamnation explicite de notre stratégie. Mitterrand refusait le fait que les réformistes puissent se faire utiliser par l'autonomie. D'autre part, nous on disait que s'il n'y avait pas de Charléty, le mouvement populaire resterait un front de mécontents, et qu'il perdrait. On a donc continué à répéter que le mouvement avait le vent en poupe, avançait à grands pas, alors qu'il était complètement verrouillé par les réformistes. Beaucoup de paysans et d'ouvriers ont quitté l'OCT, et nous les dirigeants on est devenu ossifiés, on s'est laissé embringuer dans la mécanique avant-gardiste, et on a fini par partir aussi.

La crise est venue de la conscience que ce qui se passait d'important, de fondamental dans les masses, n'avait rien à voir avec ce que l'organisation disait. Les masses étaient certainement pour la victoire de l'union de la gauche, mais elles savaient que ce n'était pas important. Nous aussi, on disait que ce n'était pas important, mais on ne disait rien d'autre, la victoire électorale était un moyen d'aller plus loin et on essayait de l'imposer aux mouvements de masse comme référence. On était à la remorque des réformistes et en crise par rapport aux attitudes les plus radicales de certains secteurs qui continuaient à exprimer des aspirations et des contenus communistes. Tout ce que nous disions était de l'économisme, de l'électoralisme.

Il y avait des principes léninistes qu'il fallait divulguer et mettre en œuvre. En plus, il y avait une sclérose de l'organisation, un mépris pour les ouvriers qui ne savaient pas bien s'exprimer, mépris qu'il n'y avait pas à la GOP ; les ouvriers et les femmes sortaient. Il ne restait plus que les dirigeants et les établis.

A notre dernier congrès, il y a eu un débat un peu similaire à celui de Rimini entre les femmes et Pietrostefani le dirigeant de Lotta Continua. C'était moins caricatural parce que les femmes étaient moins radicales dans leur féminisme que celles de L.C., et

les établis moins bestiaux que Pietrostefani, mais comme ils étaient majoritaires, ça faisait le même effet.

B. Une question. Tu n'es plus un militant organisé. Toute une partie de ta vie politique vient de finir... Jusqu'à hier c'était facile, le sens des mots était clair, les critères les mêmes pour tout le monde.

Le Vietnam a été ton baptême politique et maintenant le Vietnam fait la guerre contre le Cambodge (ou vice-versa, je ne crois pas que ça change grand chose). Cuba et son armée attaquent le Front de libération de l'Erythrée. La révolution culturelle finit avec Hua-Kuo-Feng, ex-policier, et les Quatre sont éliminés sur la base de la théorie stalinienne du complot... En résumé, est-ce que tu ne te poses pas un problème d'identité en tant que révolutionnaire ?

A. Hua-Kuo-Feng était aussi ingénieur... Ma crise de militantisme commence juste après le 25 novembre portugais. Je l'ai vécue, fin 75, quand je me suis dit qu'il y avait peut-être une inversion de tendance. J'essayais donc de justifier le fait que je continuais à militer. On avait énormément investi dans le Portugal. Affectivement aussi. J'y suis allé, j'avais des amis portugais, ce qui leur arrivait me touchait beaucoup plus que le Chili. En plus c'était un modèle politique... Et il y a eu un point d'arrêt.

D'autre part, à la même époque, j'avais des problèmes énormes avec ma femme dans la mesure où j'étais devenu un petit chef absorbé par la direction politique de l'organisation. J'avais tendance à devenir un robot politique, à m'ossifier.

Il fallait que je trouve une conception du monde qui me permette de concilier le fait que l'histoire est orientée et qu'elle est profondément réversible. Le maoïsme m'offrait tout ça, et le catholicisme aussi d'ailleurs (un certain sens final de la vie, mais existence du libre arbitre, etc.). Une chose qui m'a beaucoup frappé dans la réaction des intellectuels français après la chute de la bande des Quatre, est qu'ils n'ont pas du tout tenu compte du fait que Mao a écrit juste avant de mourir : « Après ma mort ça sera une catastrophe... je n'ai aucune illusion sur sa durée... mais je sais qu'après ça reviendra ». Quand les Quatre sont tombés, ils ont tous dit : « C'est un échec de Mao » Alors qu'à mon avis c'est une preuve de lucidité absolument extraordinaire.

Plus profondément, la conception que Mao avait de sa vie et de l'histoire, de ses œuvres philosophiques à ses poésies, m'a aidé sur un plan existentiel, en me donnant une vision du monde qui pouvait supporter la défaite du Portugal, et en même temps le fait de continuer à militer. Même si le danger de ce point de vue, surtout pour un catholique, est de se prendre un peu pour le porteur du poids de ce monde !

J'ai continué à militer au même rythme pour préparer l'outil d'une guerre de mouvement, alors que de toute évidence, on n'en est pas là. Quand Marx voit qu'une phase historique est terminée, il dissout l'Internationale et il va faire autre chose, de même qu'il avait dissous la Ligue des communistes. L'idée qu'il est absolument nécessaire d'avoir un outil parce que sinon l'arrivée des réformistes va provoquer une catastrophe, qu'il faut construire l'outil capable de coordonner les luttes au moment où ça va être la pagaille, c'est vraiment du léninisme caricatural. Bon, à partir du moment où tu te rends compte que les choses n'en sont pas à ce stade, passer son temps à construire un appareil de guerre de mouvement, c'est être malade. Ou bien on le fait parce qu'on est malade, ou bien ça rend malade de continuer à le faire.

Si tu veux, j'ai fait ma crise en deux temps : Premièrement en pensant qu'il fallait continuer à faire quelque chose et ne pas rompre avec le marxisme et le maoïsme, même si ce n'est pas à la mode. J'ai interprété la chute de la bande des Quatre comme le 25 novembre, c'est-à-dire : « On verra bien dans cinquante ans ! » Comme écrit Mao à Tchang Tching : « Les réactionnaires resteront au pouvoir quelque temps mais pas plus que Tchang Kai Chek ». Or Tchang Kai Chek est quand même resté au pouvoir de 1926 à 1949 ! La chute de la bande des Quatre prouve que c'étaient des mauvais tacticiens, et puis c'est tout...

J'étais donc beaucoup plus sceptique, mais je continuais à militer encore plus qu'avant, et de façon beaucoup plus chiant car aucune idée des masses n'arrivait à l'OCT. Les femmes et les ouvriers avaient des choses à dire, mais ça n'arrivait jamais jusqu'à la direction. Au bureau politique on ne discutait jamais de vraie politique, c'était déprimant. A la GOP, c'était complètement différent, des nouvelles arrivaient chaque semaine, on allait voir, on s'informait. A l'OCT ça n'existait pas, on se faisait chier, mais alors !

Il y avait des réunions toute la semaine, tous les week-ends... On voyait le printemps par la fenêtre, puis l'été... Après, il y a eu un sentiment de libération extraordinaire, on allait se promener, au cinéma. J'ai recommencé à faire des maths. A la GOP, j'avais complètement arrêté parce que le plaisir de la connaissance je ne le trouvais plus dans l'étude des sciences, mais dans la politique. Mais à l'OCT, je ne pouvais pas, c'était une volonté de puissance dans une organisation ridicule.

Donc, dans un deuxième temps, sortir de l'OCT, ça n'a pas été une grande crise pour moi, mais plutôt une libération. J'ai résisté jusqu'en 78 parce que je continuais à penser que même s'il y avait très peu de chances que la gauche passe aux élections... au cas où... il aurait été vital d'avoir une organisation. En plus le capitaine, lors d'un naufrage, quitte le bateau en dernier. Dans la mesure où j'ai eu des grandes responsabilités à la GOP et que j'avais soutenu l'uni-

fication avec *Révolution !*, je ne pouvais sortir de l'OCT avant que le dernier des ouvriers de l'ex-GOP n'en soit sorti. Un sens des responsabilités si tu veux...

Aujourd'hui je m'occupe de ma vie sentimentale, de mes enfants. Je fais un livre sur l'inflation. Je continue mes études de mathématiques. Je lis. Je voyage. Et puis j'ai recommencé à réfléchir. Pourquoi le communisme a-t-il été battu par le capitalisme d'Etat ? c'est un des problèmes qu'il faut se poser. Bon et puis je me pose des questions sur le rapport des aspirations anticapitalistes mais non économistes des masses. C'est lié au problème de l'unité du sujet révolutionnaire. Je continue à penser que le prolétariat est le lieu qui permet la réalisation de cette unité. Ça ne veut pas dire que les aspirations anticapitalistes des masses sont automatiquement engendrées par la classe ouvrière la première, mais que dans les autres classes, ces aspirations sont mélangées à celle de continuer à vivre les rapports de la société capitaliste (mais autrement).

L'avortement par exemple, en quoi est-ce que ça gêne le capitalisme ? D'un point de vue purement abstrait, en rien sauf s'il veut se construire une armée de réserve. Mais comme en France il y a les immigrés... Non, s'il a besoin que les femmes fassent beaucoup d'enfants, c'est pour maintenir la subordination des femmes aux hommes, par le biais du pouvoir psychanalytique, par la répression de la sexualité, etc. L'expérience montre que dans des pays qui fonctionnent différemment de la France, mais toujours avec un système capitaliste, comme la Suède, l'avortement n'a pas posé de problème.

En d'autres termes, tous les mouvements de ce genre sont profondément anticapitalistes puisque ils expriment l'aspiration à posséder son propre corps, mais il peuvent devenir purement modernistes.

Troisième problème, la contradiction entre Mai 68 et juin, c'est-à-dire entre autonomie et médiation politique. Comment peut fonctionner un bon intellectuel collectif ?

B. Tu ne penses pas que le problème est de détruire complètement la politique ? que c'est la vie qu'il faut organiser de façon différente, alternative ?

A. Si, si. Mais c'est ce qu'on a fait en Mai 68. Reste le problème de casser le pouvoir d'en face. Il faut en fin de compte prendre le pouvoir. Mais on aura encore un Etat bourgeois, parce que la forme étatique, fondée sur la division du travail est inscrite dans la terre, dans la forme des villes, dans l'espace... C'est ce que Marx, Mao et les Quatre ont très bien compris. Il faudra donc intervenir sur ce plan-là.

Je suis en total désaccord avec ce qu'écrit Negri en Italie, qui

réduit tout à l'opposition verticale entre ceux d'en haut et ceux d'en bas. Parce que, à mon avis, ce qui permet à ceux d'en haut de commander, c'est la division de ceux d'en bas, la division du travail entre les producteurs eux-mêmes. La base ne forme pas spontanément une communauté dans le sens des textes économique-philosophiques de Marx.

D'une certaine façon, je crois que c'est pour ça que Hua Kuo Feng a pu battre les Quatre : Ils avaient très bien vu théoriquement le problème d'organiser des communautés de libres producteurs associés sur une plus grande échelle que les brigades. Mais tant que les conditions matérielles pour dépasser la division du travail (entre cité et campagne, entre région et région, etc.) n'étaient pas réunies, ce sont ceux qui ont eu la capacité de coordonner le travail sur une échelle nationale, comme Teng ou Hua, qui ont pris l'avantage chez les masses aussi. Les Quatre ont peut-être été capables de lutter contre la division manufacturière du travail, mais pas contre la division sociale.

C'est un peu sur ces problèmes que notre groupe, quelques camarades sortis de l'OCT, réfléchit. Même si je suis parfaitement conscient qu'entre moi qui me suis formé avec certaines avant-gardes ouvrières et populaires, et les nouvelles générations de révolutionnaires, il y a un hiatus. Je suis trop vieux.

B. Tu es chercheur, tu travailles dans un institut de recherche économique national, tu n'as pas d'horaires, tu arrives au bureau le matin à 11 heures, tu en sors quand tu veux, tu as un salaire assez élevé... Est-ce que ce n'est pas une situation un peu trop privilégiée pour continuer à te dire révolutionnaire ? En plus, par ton travail tu contribues à fournir à l'Etat bourgeois les connaissances nécessaires pour qu'il puisse se restructurer et donc mieux exploiter les gens, conserver son pouvoir.

A. On peut effectivement se demander si on peut être révolutionnaire et avoir un métier, à partir du moment où on n'est pas ouvrier. D'autre part, d'une façon générale, je pense que la notion de révolutionnaire professionnel est dangereuse. Et en plus, je pense que ce n'est vraiment pas le moment d'être révolutionnaire professionnel. Il est donc normal qu'on travaille.

Quand on est intellectuel, on peut se dire : « Je rentre en usine », faire un travail d'établi politique. Mais je t'ai déjà expliqué que ce n'est pas mon point de vue. On peut donc se demander s'il est possible en tant qu'intellectuel de travailler professionnellement pour faire avancer la théorie marxiste et en augmenter les éléments de connaissance et d'analyse. Moi, au départ je devais être ingénieur. J'aurais voulu faire de la coopération. J'ai quitté cette voie au moment de mon engagement politique, pour m'orienter

vers l'économie. Déjà à l'école Polytechnique il y avait une division entre ceux qui voulaient être ingénieurs et ceux qui voulaient être chercheurs, lesquels passaient d'ailleurs à tort pour être de gauche.

J'ai choisi la recherche parce que ça me permettait de concilier mes activités militantes et professionnelles. Compte tenu de l'école que j'avais faite, je me trouvais doté d'un statut de fonctionnaire quoique je fasse. Je ne pouvais pratiquement pas être licencié, seulement muté d'office. Mon premier travail n'était pas très intéressant. J'ai participé à une grève et j'ai négocié le fait d'être transféré à la recherche. Beaucoup d'intellectuels y arrivent directement par l'université.

J'ai un peu un point de vue de jésuite sur mon rôle. Je considère qu'un chercheur en sciences humaines ou en économie a deux types de problèmes : soit étudier les problèmes au sein du peuple, soit voir ce qui se passe chez l'ennemi. Je crois qu'on peut étudier ce qui concerne l'ennemi (restructuration de l'État, crise économique, etc.) sans problème. Alors qu'étudier comment le peuple s'organise, quelles sont ses contradictions, c'est tout simplement de l'espionnage, si tu le fais pour une institution de l'État.

Il y a des sociologues, par exemple, qui ont des programmes sur le mouvement des occupations de logements vides, ou sur l'état du mouvement des minorités nationales, etc. Là, je trouve que c'est vraiment de la compromission... Tu risques d'être avec les masses comme militant révolutionnaire, mais d'utiliser cette expérience pour en faire un rapport à l'État.

J'essaye d'analyser les contradictions du développement capitaliste, comme par exemple dans la recherche que je viens de faire sur l'inflation. Il est relativement intéressant d'avoir une théorie marxiste sur l'inflation. Pour mieux m'expliquer : le premier livre que j'ai fait traitait de la rente foncière et urbaine. Pourquoi est-ce que j'ai fait ce travail ? Pas seulement par curiosité ou goût intellectuel de faire un exercice de style marxiste. Le problème était qu'au PSU, j'appartenais au courant de gauche, maoïste, et qu'un des grands thèmes de Michel Rocard, était la municipalisation des sols. Je voulais montrer que ce n'était pas une mesure en soi socialiste, mais qu'elle renvoyait à une bataille entre le capitalisme moderne et le capitalisme archaïque. Pour moi, c'était donc une arme idéologique contre le modernisme dans le mouvement ouvrier.

Mais en fait tout un secteur moderniste de la haute administration s'en est servi pour polémiquer contre les tenants du maintien de la propriété foncière. Autrement dit, le travail a eu plusieurs facettes. C'est un peu ce que j'appelle un strouvisme conscient ; Strouvé utilisait le marxisme pour démontrer au tsar qu'il valait mieux développer le capitalisme que de maintenir la féodalité.

B. Oui, mais c'est quand même un peu suspect qu'en France autant de meneurs de Mai 68 aient maintenant des responsabilités, des postes de pouvoir (évidemment relatif) dans les institutions culturelles, académiques, etc. Est-ce que vous ne vous seriez pas vendus ?

A. En Italie, vous avez Negri, non ? Le problème se pose à trois niveaux : D'une façon tout à fait générale, la bourgeoisie a tout intérêt à utiliser les qualités des révolutionnaires. En plus, en France, très souvent les militants (pas seulement intellectuels, les ouvriers aussi), sont les plus compétents dans leur profession. C'est un peu l'ambiguïté de l'idéologie du travail bien fait qui touche aussi les révolutionnaires...

Deuxièmement il faut voir comment le système recrute ses intellectuels. Contrairement à l'Italie, la France a fait une révolution chaude. L'école Polytechnique par exemple, a été normalisée par Napoléon, mais au moment de sa fondation par la Convention, c'était un peu comme ce qu'ils ont fait en Russie : Un tas d'émissaires sont partis dans toute la France chercher des jeunes de 14-15 ans, les meilleurs en maths, et c'est comme ça que la première promotion de Polytechnique a été recrutée. C'était un moyen de recruter dans la petite bourgeoisie sur le critère de l'intelligence mathématique.

Il existe une capacité historique de l'Etat français à recruter et sélectionner ses fonctionnaires, ses intellectuels, son personnel politique dans la toute petite bourgeoisie.

Troisième question, encore une fois le modernisme. Si tu penses que Mai 68 repose sur une énorme ambiguïté entre une version moderniste et une version prolétarienne, il est évident que tous les animateurs de Mai pouvaient devenir de bons intellectuels modernistes. Mai 68 a été en partie une sorte de révolution culturelle de la bourgeoisie. L'aile la plus à gauche du PSU dit ça : que Mai 68 a été une révolution des compétents contre les possédants. Et aujourd'hui, les compétents travaillent dans l'appareil d'Etat.

C'est un système complexe : Tu as des cellules dans chaque ministère, chargées d'étudier sérieusement les vrais problèmes de la société française. Ces cellules sont en général dirigées par les gens du PS ou du PCF. Et en dessous il y a des chercheurs, qui sont souvent des gauchistes venus de Mai 68.

Tout ça implique que les révolutionnaires intellectuels, quand ils ne sont pas prolétarisés, disposent d'une sécurité énorme dans la société actuelle notamment les chercheurs du C.N.R.S., de l'université, etc.

D'autre part, il existe également un secteur d'intellectuels vraiment prolétarisés, avec un diplôme qui ne leur donne plus de statut. La lumpen intelligentsia. Mais j'ai constaté que les révolu-

tionnaires issus de cette couche n'étaient pas plus corrects vis-à-vis du prolétariat que les autres. Le pouvoir personnel qu'ils n'ont pu obtenir dans la société bourgeoise, ils essaient de l'exercer dans les organisations d'extrême gauche. Il y a souvent chez les intellectuels marginalisés, la tendance à vouloir jouer un rôle de chef, à récupérer dans la micro-société que représente le groupuscule le pouvoir qu'ils n'ont pas eu dans la société. Tout ça pour dire qu'il faut avoir la plus grande défiance vis-à-vis du rôle des intellectuels aujourd'hui...

B. Au cours de cette discussion, tu t'es souvent référé au maoïsme. Qu'est-ce que tu entends par là exactement ? Hua Kuo Feng a le pouvoir en Chine, toute l'expérience du Goulag et des dissidents arrive d'URSS, ton expérience militante a subi une défaite pratique...

A. Quand quelque chose va mal, tu peux dire soit : « Ce n'était qu'une illusion », soit : « J'ai fait des erreurs ». En général je suis plutôt pour la deuxième position.

J'en parlais à Edgardo Enriquez, avant son arrestation en Argentine, et il disait à propos du Chili : On peut dire que la droite a fait ceci, les révisionnistes cela, etc. Mais chacun n'a fait que son métier. Les révolutionnaires doivent poser par principe que leurs échecs sont leurs échecs. Donc en ce sens je suis maoïste. Je considère que la voie est tortueuse, même si le futur est lumineux. L'ennemi est dans notre propre camp. Pratiquement la bourgeoisie est à l'intérieur même du prolétariat. Les contradictions qui étaient secondaires deviennent principales, etc. Les idées maoïstes me semblent extrêmement profondes et fécondes. Elles éclairent mille fois mieux tous les problèmes du stalinisme que tout ce que peuvent raconter des dissidents, les nouveaux philosophes, etc.

Un petit exemple : la tendance la plus connue des dissidents soviétiques est celle qui dit : « Le parti nous empêche de faire nos études » ; en revanche, en Chine l'opposition à Hua, qui s'est manifestée par des *daze-bao* à l'université, attaque les jeunes loups qui ne pensent qu'à étudier et veulent écraser les ouvriers et les paysans ; c'est l'inverse de l'opposition style Sakharov, et ce n'est pas un hasard si on n'en parle pas dans les journaux occidentaux.

Il faut critiquer la Chine et le capitalisme d'Etat au nom de ces zones de résistance laissées par la révolution culturelle et pas au nom de ceux qui veulent revenir en arrière. Maintenant je me dis maoïste, alors que je ne le disais pas avant, parce qu'il n'y en a plus beaucoup et que ça ne souffre guère d'ambiguïté : Ce n'est plus « pro-chinois ».

La plupart des groupes marxistes-léninistes français n'avaient rien à voir avec Mao. Ils se contentaient de prendre quelques idées

dans le livre rouge. Même la GP, qui a incarné sous une forme organisée le maoïsme, était en fait plutôt lin-piaïste, une sorte de militarisme et de scoutisme. Se dire maoïste, c'est aujourd'hui se référer à une réalité. Le communisme n'est pas une utopie, il y a des choses concrètes, une tentative précise, celle de Mao en Chine ; chose qui est provocatrice dans la mesure où actuellement elle a échoué, et où en France il y a une contre-révolution culturelle qui s'appuie sur cette défaite.

L'émergence des nouveaux philosophes en tant que courant d'intellectuels de droite répond à une demande : S'ils n'avaient été là, l'idéologie réactionnaire aurait repêché des vieilles barbes. Sauf que les nouveaux philosophes, avec leur passé, ont une prise sur beaucoup d'intellectuels qui, il y a peu de temps encore, signaient des appels pour la libération de prisonniers politiques en Occident. Je crois qu'il s'agit d'une lutte de classes dans le domaine idéologique, notamment sur la question de l'espérance, parce qu'il y a une crise mondiale. Personne ne parle de la guerre, mais il y a une certaine peur latente, alors que la peur de la crise est explicite. Et il y a une manière de plus en plus irrationnelle de se comporter vis-à-vis des événements, y compris la marée noire que la droite présente comme la peste ou un fléau de l'an mille.

L'idéologie des nouveaux philosophes, c'est de dire : derrière l'an mille il n'y a rien de mieux que maintenant ; vouloir faire autre chose c'est aller vers des souffrances inutiles. C'est l'idéologie qui précède tous les grands bouleversements et exprime la peur. Pascal avait une position semblable : La raison n'est pas capable de déterminer ce qui est juste ; et les gens essaient d'établir par la force ce qu'ils pensent être la raison, sans être certains qu'il en sortira plus de justice. Mieux vaut s'en tenir à la tradition ; elle est peut-être complètement idiote, mais comme on ne peut décider si ce qui adviendra sera moins fou, autant ne rien faire et éviter ainsi des catastrophes. C'est un peu ce que disent les nouveaux philosophes et c'est pour ça qu'ils ont surtout pour cible les idées selon lesquelles on peut transformer le monde d'après un projet rationnel. C'est pour ça qu'ils appuient sur le stalinisme. Et ils le font d'autant mieux qu'ils connaissent la musique. Ils étaient des petits chefs de groupuscules et savent très bien comment, au nom de la raison, on peut culpabiliser et terroriser les gens.

La référence maoïste est importante, parce que Mao est compromis dans l'affaire. Il a dirigé une révolution concrète. Il y a au contraire une façon de critiquer les nouveaux philosophes qui se fonde uniquement sur l'utopie, sur le fait de pousser les idées le plus loin possible, de façon à ne jamais se demander : « Voyons comment ça marche ? » sans voir les contradictions...

La ligne de masse de Mao, qui est une critique fondamentale des nouveaux philosophes, retrouve ses idées dans les masses elles-

mêmes, et nous fournit un instrument, une hypothèse. Même si c'est très difficile à appliquer (il n'y a pratiquement pas d'exemples concrets stables).

B. Mais, est-ce que ce n'est pas la conception même de la dialectique maoïste (définition d'une contradiction principale dont dérivent les contradictions secondaires, nécessité d'être toujours au centre entre une droite et une gauche, etc.) qui ouvre la voie à des conceptions hiérarchiques ou, en définitive, autoritaires ?

A. Je ne crois vraiment pas. C'est vrai qu'on peut utiliser la notion de contradiction principale de façon terroriste et exclusive pour dire que tout ce qui n'est pas principal est infime et inutile. C'est le contraire du maoïsme.

Il faut dire que Glucksmann, le seul intelligent, va très loin : Pour lui, « on a raison de se révolter » devient ce qu'il y a de plus fasciste, de plus réactionnaire. Tu comprends ? N'importe quel mouvement autonome dans n'importe quel domaine devient ainsi réactionnaire et autoritaire. C'est ça l'idée profondément conservatrice qu'il y a derrière.

Il y a un deuxième axe commun aux nouveaux philosophes et à un courant moderniste-social-démocratique, le courant antiétatique. C'est l'idée de la reconquête de la société civile contre la société politique. Quand on dit qu'en France les luttes de base doivent s'insurger non pas contre le gouvernement actuel mais contre un hypothétique gouvernement de gauche, je dis que ça ne va plus du tout.

Cette idéologie sert à consolider l'Etat de pure répression contre l'Etat de gauche *new-deal*. Cette conception me paraît très dangereuse car elle se fonde sur une critique fondamentalement juste, sur une critique de l'Etat bourgeois, et sur une volonté de réappropriation de la vie. Encore une fois le retour à la révolution culturelle est très juste car d'un côté il y a la révolte contre le capitalisme d'Etat, et de l'autre l'idée qu'il faut prendre le pouvoir. En 1967 à Chang-Hai, ils n'ont pas seulement fait des comités d'usine ou de quartier, ils ont aussi pris le pouvoir.

B. Alors tu penses qu'à moyen terme il y a encore de l'espoir ?

A. Il y a toute une série de films qui sont sortis depuis 75 à peu près sur l'espoir : *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, *l'Esprit de la ruche*, *le Désert des Tartares*. Ce dernier, qui est sorti au moment où on construisait notre organisation, pour nous préparer à quelque chose qui ne se serait jamais produit était vraiment très ironique...

Vol au-dessus d'un nid de coucou est fait par un réfugié tchécos-

lovaque. Et c'est vraiment extraordinaire : Quand il arrive dans la société libérale, à quoi la compare-t-il ? A un hôpital psychiatrique ! Le personnage principal crève mais l'Indien réussit à s'en sortir.

Je prends parti pour l'optimisme car je crois que c'est une position de classe. La compréhension de la nécessité de la révolte et du besoin de communisme repose sur le fait que la société capitaliste elle-même reproduit malgré elle ces tensions et ces besoins. Que cette tendance ne puisse gagner à tout coup, présente même une probabilité quasi nulle de réalisation, n'empêche pas que sur un plan historique, il faille essayer à chaque fois. La possibilité du communisme se mêle à tout moment à sa difficulté, mais existe concrètement et matériellement.

B. Jouons au pessimiste. Non seulement en URSS le communisme n'a pas été réalisé, mais il y a eu cinquante millions de morts, le goulag, etc., c'est-à-dire une oppression fantastique au nom du communisme... Sans compter que toute la première génération de dirigeants et cadres bolchéviques a été massacrée elle aussi par Staline, sans se révolter, au nom du parti...

A. Tous ces phénomènes de la période stalinienne, tu peux les considérer semblables aux horreurs que l'humanité a déjà produites ou penser que c'est quelque chose de nouveau. Glucksmann dit que c'est la caricature de l'Occident, et là-dessus je suis d'accord. Ce que je critique dans le goulag, c'est justement sa dimension occidentale, capitaliste, féodale. En plus il ne faut pas oublier les camps nazis allemands, à la même époque.

Mais je ne vois pas en quoi c'est une critique du marxisme. C'est une critique de l'espérance béate, et là je peux être d'accord. Mais le nazisme naît d'une réaction conservatrice de masse devant la crise et malheureusement, en période de crise, le problème est là : Il faut prendre des mesures ou pour changer la société ou pour la conserver ; il n'y a pas de milieu. L'intervention de l'Etat va nécessairement dans un sens ou dans l'autre.

Dire : « La tentative révolutionnaire a produit le goulag, il vaut mieux rester comme on est », ne résout pas le problème. Parce que de toutes façons, le capitalisme essaie de sortir de la crise de façon autoritaire ou nazie, comme on peut voir en Amérique latine. C'est à ça qu'il faut se confronter. Je pense qu'il est idéaliste de penser que le nazisme ou le stalinisme dérivent uniquement des idées ou idéologies et non pas également de processus réels, de mouvements concrets dans la société, des rôles qui sont attribués aux Etats.

Alors, autant essayer de changer dans un sens révolutionnaire. Si on n'y arrive pas encore, au moins on aura essayé.